

Se dire fou dans une société qui se croit folle

Un billet de Bernard Arcand

*Billet écrit et livré par l'anthropologue et professeur Bernard Arcand, lors du lancement du film d'animation *La vie avec un brin de folie*, le 5 mai dernier à Québec. La projection du film était suivie d'une table ronde intitulée « *Les préjugés, c'est stressant!* »*

Je ne dispose pas de beaucoup de temps, ce qui est bien. On m'a demandé un billet de quinze minutes et je vais essayer de m'y tenir. Donc, je serai bref. Il me faudra dire les choses rapidement, sans détour et délicatesse, surtout, sans répétition. *La vie avec un brin de folie*. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est que j'aimerais contribuer quelque chose qui ne serait pas simplement le fait de redire autrement ce que les autres peuvent très bien dire sans mon aide.

Dans quelques minutes, vous verrez un court métrage qui décrira *La vie avec un brin de folie*. La projection sera suivie d'une table ronde, avec quatre personnes qui connaissent très bien, sans doute, l'un ou l'autre des divers aspects de la question qui nous occupe aujourd'hui. Annie Frenette est réalisatrice de ce film ... et donc je pourrais difficilement ajouter à ce qu'elle dira de son film. Yvan Pageau connaît sans doute mieux que moi les idées reçues et Luc Vigneault connaît autrement mieux que moi l'aventure d'un voyage au pays très particulier et difficile de la folie. Alors que Xavier De Vriendt connaît nos modes d'intervention et les services concrets offerts par nos institutions. Je tiens pour acquis que ces gens que vous entendrez tout à l'heure vous mettront au courant des plus récentes discussions sur le thème très général de la santé mentale.

Je ne voudrais pas répéter leurs propos avant même de leur avoir laissé la chance de les exprimer, mais je devine (ou plutôt j'imagine) que certains confirmeront la difficulté de la marginalisation sociale des personnes souffrantes de maladie mentale. Le film (que j'ai eu le plaisir de voir

hier) exprime de manière astucieuse et élégante la blessure et la douleur d'être repoussé vers la marge, d'être traité comme différent ou, pire, d'être traité comme un insignifiant. Le film fait partie d'une stratégie de l'ONF visant « la prise de parole par des gens en marge de la société ». Un objectif tout à fait clair et parfaitement louable.

J'imagine, en plus, qu'on examinera les raisons pouvant expliquer le manque d'attention que ces problèmes de santé mentale suscitent. Pourquoi notre société se permet-elle de négliger ces individus qu'elle repousse à sa marge? Pourquoi sentons-nous le besoin de dénoncer cette négligence? Pourquoi faire des films et se réunir pour aider à redécouvrir les problèmes évidents et très réels que vivent certains individus au sein de cette société aveugle? Tout ça, et bien d'autres choses encore, que je laisse au film et aux participants à la table ronde. (Et en disant cela, j'ai déjà épuisé deux minutes de mon précieux temps!)

Avant de prétendre apporter un regard un peu différent et peut-être même modestement original, je veux reprendre certains faits. Je ne sais pas grand-chose de la maladie mentale ni de la vie en institution, mais je sais que nos thérapeutes sont inquiets du taux d'insuccès de leurs interventions. Nous savons que, dans nos sociétés modernes, la plupart des patients souffrant de maladie mentale ne guérissent jamais. Dans les pires cas, ils reviennent inévitablement en thérapie et vivent le phénomène bien connu de la porte tournante, pour une vie entière. Dans les meilleurs cas, on atténue la douleur et on leur rend la vie plus agréable, parfois en leur fabriquant une niche sociale, culturelle ou chimique, un isolement confortable ou du moins tranquille. C'est ce qu'on appelle *offrir des soins*. Les personnes malades sont ainsi soignées. Et soigner n'est pas synonyme de guérir.

Cette incompétence thérapeutique n'est pas toujours admise, mais elle est bien connue: les professionnels en parlent, les experts en discutent. On les entend parfois déplorer le fait que nos interventions sont trop ponctuelles et trop centrées sur l'individu, au détriment d'un suivi plus long, et qui s'étendrait sur l'ensemble de son milieu social. D'autres

déplorent l'attention portée trop exclusivement sur la maladie et ses symptômes, alors qu'un être humain demeure un organisme extrêmement complexe qui ne pourra jamais être réduit à l'une ou l'autre de ses dimensions particulières. Bref, nos solutions courantes paraissent simplistes et trop faciles pour être vraiment efficaces. Mais ça, le savent tous les praticiens le moins critiques de nos approches thérapeutiques. Si vous aviez souhaité entendre de nouveau ce genre de critique, c'est à l'un de ces experts que vous auriez dû adresser une invitation. (Et voilà une autre minute gaspillée.)

Bon! À mon tour maintenant! Mon métier consiste à porter attention aux faits sociaux et essayer de comprendre l'état de la culture, ici comme ailleurs. Or, quand je regarde la place et le traitement aujourd'hui accordés à la folie, il me semble que la société moderne joue un bien vilain tour aux personnes atteintes de maladie mentale. Et je ne veux pas parler du phénomène connu de la marginalisation de ces personnes. Je ne conteste en rien la souffrance de celui qui se trouve rejeté en marge – on vient d'en parler. Je dis seulement que cette marginalisation n'a plus le même sens qu'autrefois, ni le sens que lui accorde la majorité des sociétés autres. On pourrait presque dire « Au contraire! »... Je veux vous soumettre l'idée que notre société marginalise mal, en quelque sorte, ou ne sait plus très bien comment marginaliser.

Mon premier exemple vient d'une conversation entre deux étudiants entendue alors que je commençais la préparation de ce billet. L'un demandait à l'autre s'il avait écouté le dernier CD de je ne sais plus quel groupe obscur de musiciens inconnus. Comme l'autre répondit « Non », le premier l'assura que: « Aie! C'est malade, man! » ... Il avait peut-être raison et l'enregistrement musical était probablement fort bon, novateur, créatif, agréable, remarquable, exceptionnel ou même génial, mais je voyais mal comment il pouvait être « malade ». Je suis très certainement vieux jeu, mais pour moi, être malade, c'est souffrir d'un trouble organique ou fonctionnel. Pour les deux jeunes en question, être malade, c'est être correct, ben bon, recommandable!

Cette première impression trouve facilement confirmation ailleurs en société. On entend couramment le commentaire voulant que Claude Meunier soit complètement fou, tout comme ses personnages de *La petite vie*. De fait, c'est un grand compliment à faire à un humoriste que de dire: « Yé-tu fou rien un peu! » Dans un autre contexte, votre fromager vous offre La folie du chef, un fromage très modérément déraisonnable du seul fait qu'il contient beaucoup de matières grasses. Si vous jouez aux échecs, vous savez sans doute comment utiliser cette arme puissante qui a pour nom le fou. Jean-Luc Godard et Jean-Paul Belmondo ont tourné ensemble un film intitulé *Pierrot le fou*, qui faisait l'éloge de la spontanéité et de l'audace, face à la rigidité sclérosée de la vie ordinaire. Vous vous souvenez peut-être des Folles alliées?

Même les gens à qui notre société confie le rôle de gardiens de la normalité et de la santé mentale, même les psychiatres, psychologues et conseillers en affaires humaines ou matrimoniales en tous genres, nous recommandent couramment d'introduire un peu de douce folie dans nos vies. On nous assure qu'il est sain et avantageux d'être capable de vivre des instants de folie. Si votre mariage est en crise, dit-on, introduisez un peu de folie dans le couple et cela ira mieux. Il serait également bon pour la santé de « lâcher son fou » ... ce qui laisse clairement entendre qu'il y a de la folie en chacun de nous. D'ailleurs, les gens reconnus pour être fous sont souvent assez populaires: c'est le genre d'individu que l'on aime inviter à nos *partys*; en tout cas, de préférence aux ennuyants, aux plates et aux endormants. Par contraste, les fous ne sont jamais tristes, ils animent les soirées. Bref, on aime la folie, en particulier lorsqu'elle est douce.

Puis, je me suis souvenu d'avoir placé sur la porte de mon frigo cette citation de l'auteur américain Charles Bukowski : « *Some people never go crazy. What truly horrible lives they must lead.* » [Certaines personnes ne deviennent jamais folles. Quelles vies franchement horribles elles doivent vivre.] Trois jours plus tard, je lisais le journal *La Presse*, et j'y ai trouvé, dans la section Auto, une rubrique décrivant un nouveau jeu vidéo sous le titre « Testez vos talents de pilote ... et lâchez votre fou ». Quelques pages plus loin, le journal décrivait les efforts de

M. Paul Moller, qui aurait dépensé 200 millions de dollars et ruiné ses deux mariages dans l'espoir de créer une automobile volante. Le titre: « Le génie fou réussira-t-il son auto volante? » Donc, on peut très bien être fou et génie en même temps. Abandonnant *La Presse* pour le journal *Voir*, j'y découvre une pleine page annonçant la sortie prochaine, le 12 mai, d'un nouveau film intitulé *Toutes les filles sont folles*. Toutes? Il me semble que ça fait beaucoup de monde! (Jusqu'à quel âge?)

Autrement dit, la folie est à la mode. Et tout ce que le mot *folie* veut dire, c'est qu'on accepte de manger un fromage gras, ou de payer un peu trop cher dans un restaurant, qu'on achète une robe à un prix insensé, qu'on décide de s'offrir une semaine de vacances, qu'on choisit de ne pas se raser pendant quatre jours, qu'on s'offre une aventure amoureuse. Chacun de ces exemples (et vous savez qu'il y en aurait plusieurs autres) ne fait que redire une évidence parfaitement banale : faire une folie, c'est interrompre l'ordinaire coutumier, sortir de la routine habituelle et poser un geste qui n'appartient pas à la normalité quotidienne. Il s'agit là d'une déclaration de principe tout à fait remarquable : nous affirmons, en somme, que nos vies sont tellement plates et contraignantes que tout ce qui s'en échappe constitue nécessairement *une folie*.

Puis, il faut dire aussi que notre société encourage les comportements totalement exceptionnels, qui représentent des écarts considérables des normes raisonnables, et qui, de ce fait, pourraient être classés comme excessifs sinon même démentiels. Vous le verrez très bientôt, les Jeux olympiques approchent! Des jeunes filles souriantes, avec des cheveux très laqués et un pince-nez très serré, feront dans l'eau des « sparages » parfaitement coordonnés. Il y a chaque année une nouvelle édition du grand livre des records *Guinness*, qui nous informe du nombre de hot-dogs qu'un être humain peut avaler en 60 minutes. Les défilés de mode saisonnières nous montreront encore des mannequins anorexiques. Et il y aura d'autres sports extrêmes. Des jeunes se placeront encore la tête dans un ventilateur pour se rendre Jack Ass. Et quand on manquera de formes d'excès, on les inventera. Essayez seulement d'imaginer le pouvoir de destruction massive de l'arsenal militaire des USA. Il y a déjà longtemps

que l'on a découvert que la physique est incertaine et que toutes nos certitudes scientifiques étaient relatives. Il y a déjà longtemps qu'Andy Warhol a peint une boîte de soupe Campbell et que John Cage a déclaré que le son de l'usine était la musique actuelle. Il devient difficile de paraître fou dans un univers qui récompense l'excès. Gilles Villeneuve n'était pas fou, seulement audacieux ou téméraire.

Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il n'y a plus de folie possible dans un contexte où tout le monde est présumé fou! Dans un monde de fous, il n'y a plus de folie, puisque tous sont fous. Le monde moderne nous encourage fortement à nous former nous-mêmes, à nous réaliser pleinement. On ne compte plus les ouvrages qui promettent de nous aider à réduire nos craintes et à surmonter toutes les difficultés de manière à devenir enfin qui nous sommes vraiment. La société moderne insiste sur la protection des droits de la personne. Voilà une recette idéale pour faire de chacun de nous un marginal. Et, du coup, une façon idéale d'éliminer la marginalité. Nous avons acquis, parmi tous nos droits individuels, celui d'être un peu différent, unique, personnel. Nous sommes enfin libres de la normalité contraignante. Au point où démontrer un peu de folie est désormais accepté comme un privilège universel.

Le drame est que tout ceci ne correspond en rien à la maladie mentale. C'est tout au plus une ambiance culturelle qui banalise la santé et qui dilue la notion même de marginalité. Si l'on plaçait en institution psychiatrique seulement 10 % de tous ceux et celles qui se proclament animés d'une belle folie, la folie cesserait immédiatement d'être à la mode!

Entre-temps, il sera difficile de faire comprendre les problèmes très immédiats des personnes atteintes de maladie mentale. Tout simplement parce que, dans cette ambiance de folie pour tout le monde, leurs comportements spécifiques ne seront pas appréciés à leur juste valeur. Si vous dites qu'on les assouplit avec des médicaments, on vous parlera de la médication excessive des personnes âgées et l'on vous décrira les profits actuels de l'industrie pharmaceutique et tous les effets

recherchés de ces pilules qui calment les enfants, maintiennent la taille des jeunes filles, réduisent le cholestérol des adultes, éliminent les maux de tête, aident à baisser ou empêchent de procréer. La consommation abusive de drogues est devenue lieu commun.

Dites que vous vous sentez manipulé comme un vulgaire pion ... et l'on vous montrera l'aliénation des travailleurs du textile ou de n'importe quelle autre chaîne de montage. Et si vous dites que vous êtes condamné à attendre de longues heures dans les salles d'attente de nos institutions, on vous regardera, sceptique, et on vous dira: « Bien sûr, faites comme tout le monde. » On fait même des films à succès sur le sujet!

Autrement dit, le droit à la folie a cessé d'être exclusif. Il n'est plus réservé à ceux et celles qui en souffrent vraiment. On vous a volé la marginalité. On ne peut plus apercevoir la véritable folie dans la masse commune des fous présumés. Quand la marginalité se transforme en qualité recherchée, il devient quasi impossible d'apprécier les difficultés des vrais marginaux.

C'est d'ailleurs mon seul point de querelle avec le collectif Kiwistiti. Vous parlez de *La vie avec un brin de folie*. Je ne suis pas convaincu que la maladie mentale soit vraiment mesurable en « brins ». Et c'est justement ce genre d'inclusion universelle de tous dans un grand bain de folie collectif, dans lequel chacun serait plus ou moins marginal ou débile, qui rend plus difficile la prise de conscience de la situation concrète des véritables malades.

En terminant, je vais un peu profiter de l'occasion et prêcher pour ma paroisse, en disant que ce n'est pas seulement une question de médicaments, de psychiatrie ou d'institutions. Il y a aussi une dimension culturelle qui ne doit jamais être négligée. D'autres sociétés réussissent mieux que nous à traiter et parfois guérir les personnes malades. Sur la base de prémices culturelles radicalement différentes et, surtout, en faisant comprendre à tous que la folie n'est pas une plaisanterie à la portée de n'importe qui. Vous dites, avec raison, que les préjugés, c'est stressant! Je vous soumets, en somme, que le plus insidieux de ces

préjugés culturels, celui qui risque fort d'être le plus nuisible, consiste à prétendre que la folie est une digression amusante ou même un état généralisé de bonheur euphorique, sans aucune commune mesure avec le drame très concret des véritables malades. Voilà justement ce qui rend particulièrement difficile le fait d'être fou au sein d'une société qui se croit folle.